

Petite histoire en boucle

Véronique Dassas

Numéro 325, automne 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91822ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dassas, V. (2019). Petite histoire en boucle. *Liberté*, (325), 9–11.

Petite histoire en boucle

La journaliste et traductrice Véronique Dassas observe l'Italie, où elle vit, et renvoie à Montréal, où elle a longtemps vécu, un écho à la fois personnel et politique.

Mon pays, pour moi, c'était toi; toi fils du pétrin, moi fils de batellerie; toi de la terre stable et moi du fleuve fluent; toi, d'ici, depuis toujours, moi, hélas, de nulle part, errant, émigré, sans feu ni lieu. Pierre, tu étais devenu peu à peu mon lieu et mon feu, mon retour au pays.

— Michel Serres, à la mort de son ami Pierre Gardeil

À mes amis du temps qui ne sont plus mais le seront toujours.

Je ne suis pas historienne, pas sociologue, pas politologue et j'ai avec l'histoire des idées une sorte de rapport passionnel et hypnotique qui doit évidemment rester privé. Mais, à la rigueur, je suis journaliste, ce qui revient à raconter de petites histoires prises sur le vif, les histoires des autres souvent, ou les miennes, plus ou moins documentées, pour rapporter les traits, les idées, les aventures d'une époque...

Au Québec j'ai appris mon métier sur le tas – en découvrant cette Amérique française dont je ne connaissais rien – à la fin des années 1970, dans un moment d'effervescence où partout on discutait de peuple, de nationalisme et d'indépendance. Des choses que je n'avais entrevues que sur le registre de la tragédie : le peuple juif, le national-socialisme; ou sur celui de la perplexité : l'indépendance du Pays basque, de la Bretagne ou de la Corse.

Au Québec, j'ai pris conscience de là où j'étais née (en France) et de la difficulté à porter comme une croix cette culture dominatrice qui était censée être la mienne. J'ai compris que cette identité, que j'ignorais avoir, les autres, eux, l'entendaient. J'en vins assez rapidement à souhaiter devenir Slovène ou Chypriote et n'y parvins pas. Mais à l'horifique question : d'où tu viens, toi? je pris l'habitude de répondre : je suis Française d'origine juive, ce qui était vrai, mais relativement nouveau dans cette formulation, même pour moi, et donnait à mon identité requise une aura minoritaire.

Au Québec, j'ai appris à réfléchir sur l'identité et, avec mes amis québécois, à n'en pas faire une affaire d'État.

Ce qui suit n'est pas un hommage au cerveau humain ou à la devise de la province du Québec – cela aurait pu, d'ailleurs, parce qu'elle est à la fois implacable et magnifique –, mais à Georges Perec, qui s'y connaissait en souvenirs et en problèmes identitaires.

Je me souviens d'avoir entendu René Lévesque déclarer « On n'est pas un petit peuple, on est quelque chose comme un grand peuple », après la première victoire du Parti québécois, le 15 novembre 1976, et que cette histoire de peuple ne me disait vraiment rien qui vaille.

Je me souviens d'avoir surtout retenu « nous sommes quelque chose comme »; d'avoir trouvé que ça changeait du style des grandes gueules politiques françaises et des leaders

d'assemblées estudiantines que je venais de quitter; d'avoir été frappée par ce type qui faisait chanter les foules avec un air de cocker neurasthénique et des formules approximatives.

Je me souviens que ce soir-là, quelques semaines après mon arrivée au Québec, je me trouvais dans un salon encombré, avec des gens de gauche que je connaissais à peine, et qui exultaient. Et moi qui n'aimais ni le peuple, ni les nations, ni les élections, je devins indépendantiste par sympathie.

Je me souviens, adolescente, d'avoir été émue aux larmes en lisant, dans un roman dont j'ai oublié tout le reste, qu'un œil pouvait devenir aveugle par sympathie pour celui qui l'était déjà.

Je me souviens qu'il y avait quand même quelques vers dans la pomme de la victoire. Mon air effaré obligea mes compagnons d'élections à entrer dans des explications sur les vers : « Le Parti québécois a gagné sur les libéraux, c'est bien, mais il ne fera pas long feu. Il éclatera, le parti, tirailé entre les nationalistes de droite, tendance chanoine Groulx, et les nationalistes de gauche, tendance Frantz Fanon, tu vois? » Et comme je ne voyais pas grand-chose, ils ajoutèrent encore à mon désarroi en précisant : « Sont pas d'accord entre eux, ça pourra jamais matcher, les souverainistes à Lévesque et les indépendantistes à Bourgault. »

Je me souviens de m'être inscrite illico à un cours d'histoire du Québec par correspondance à la Télé-université et que je ne le suivis pas jusqu'au bout, car lors d'une soirée bilan de l'an 1 du PQ, je rencontrais une bande de gens qui préparaient la sortie d'un journal de gauche qu'ils allaient appeler *Le Temps fou* (TF) et qui finalement m'apprirent ce que je voulais savoir.

Je me souviens qu'ils ne m'ont pas reproché de ne rien connaître à leur pays, de ne pas taper à la machine avec tous les doigts, mais qu'ils m'ont mise au boulot avec eux. Je me souviens de leur cosmopolitisme curieux, de leurs références tous azimuts, Paul Goodman, Ernest Callenbach, mais

aussi Ivan Illich, Cornélius Castoriadis, Edgar Morin, André Gorz, François Partant.

Je me souviens qu'en pleine euphorie post-victoire du PQ, le premier éditorial de TF parlait sans ambages de « misère intellectuelle ayant suivi, après 1970, l'effondrement du nationalisme révolutionnaire né dans les années 60 ».

Je me souviens qu'au début, on parlait souvent des événements d'Octobre et du mouvement ouvrier, car les premiers étaient encore dans toutes les mémoires et que le second existait, malgré les syndicats qui semblaient déjà lentement dans le corporatisme.

Je me souviens de Pierre-Paul Geoffroy, condamné 124 fois à perpétuité en 1969, qui avait plaidé coupable et assumé la responsabilité de toutes les actions du réseau du FLQ, auquel il avait appartenu. Je me souviens du Comité d'information sur les prisonniers politiques, qui se battait pour sa libération et avait un bureau dans la même immense salle que nous, dans une école désaffectée de la rue Marie-Anne. Je me souviens qu'il a été libéré en 1982.

Je me souviens que le Parti québécois n'était pas en odeur de sainteté au TF et qu'on lui reprochait déjà ce que les gens de gauche lui reprochent encore.

Je me souviens qu'on crucifiait le nationalisme ethnique, qu'on ironisait sur l'innocuité du PQ, même si cela peut surprendre aujourd'hui,

le premier mandat et la première campagne référendaire ayant pris, avec le temps, des couleurs idylliques. Je me souviens de l'édito, avant le référendum de 1980 : « Nous sommes bien convaincus que cette forme diluée d'indépendance qu'est la

Un œil peut devenir aveugle par sympathie pour celui qui l'est déjà.

souveraineté-association ne menace rien... » ; « *Le Temps fou* se prononce sur le référendum par acquit de conscience plutôt que par intérêt réel » ; « L'après-référendum nous importe peu car l'absence de critique sociale radicale continuera de marquer la politique québécoise et d'y ôter l'intérêt que nous aimerions y avoir. »

Je me souviens qu'on disait qu'au mieux, la victoire aurait pu nous apporter le « terrain de la lutte » et qu'on reprenait ainsi une formule des mouvements radicaux des années 1960.

Je me souviens qu'il y eut successivement deux anglophones, Mark Wilson et Marc Raboy, dans le comité de rédaction. Et qu'ils ne voulaient pas être les « anglophones de service ».

Je me souviens qu'on avait beaucoup plus peur de critiquer les syndicats que les nationalistes, et qu'on finit quand même par titrer, en tremblant et en couverture : « Les syndicats corporatistes, qu'ils crèvent ! » avec un dessin à la Reiser. Les articles ne firent pas scandale, certains de nos lecteurs, fêrus de syndicats ou même syndicalistes, surenchérent dans les numéros suivants.

Je me souviens d'un entretien catastrophique avec Gérard Godin après l'échec du référendum de 1980.

Christian Lamontagne, mandaté par l'équipe parce qu'il le connaissait, tenta en vain de débarrasser le député de sa langue de bois et de lui faire dire que le PQ était mou, pas courageux, à peine social-démocrate et avantagement remplaçable par une formation authentiquement de gauche. Il s'étonna de ne pas y parvenir et fut, sans doute, le seul.

Je me souviens qu'en 1984, Gabriel Gagnon, sociologue de l'Université de Montréal, écrivit dans un numéro spécial de la revue française *Autrement* sur le Québec : « Arriverons-nous à concrétiser dans une société plus ouverte et plus égalitaire le désir d'émancipation dont beaucoup d'entre nous sont encore silencieusement porteurs ? », et de n'avoir pas tout à fait compris de quel silence il s'agissait, vu qu'on ne parlait que de ça.

Je me souviens d'avoir pensé souvent : finalement, la question nationale incessamment posée, perpétuellement discutée, désespérément irrésolue ; ce *quelque chose comme* obsédant agit sur le Québec comme un viatique, comme un ferment, malgré les revers et malgré les imprécations de ceux qui la voudraient tranchée. Ou encore : dans la question nationale, l'intéressant, c'est la question.

Je me souviens d'avoir osé, dans un débat organisé par *Argument* en 1999, interroger l'idée d'identité nationale. Qu'est-ce que cela veut dire « avoir la même histoire », par exemple ? J'ai la même Révolution française que les derniers rejets des Bourbons qui attendent qu'on les restaure, moi ? Elle fait vraiment partie de mon univers mental ? De mon fonds idéologique ? Non, d'ailleurs, c'est la Révolution russe, la guerre d'Espagne qui m'intéressent... Bref, je ne sais pas ce qui me déchaîna ce soir-là, mais je me fis tancer assez vertement par l'un des débatteurs.

Je me souviens que Serge Martel, ami de longue date, a quitté l'équipe du TF, que nous avons repris ensemble, en 1995, 15 ans après la mort de la première version, parce qu'il trouvait que la question nationale n'était pas au centre des préoccupations du journal (c'était indéniable, mais ça s'est révélé faux).

Je me souviens que nous avons mal pris la déclaration sur le « vote



L'éditeur avait insisté pour faire des suites.

ethnique » de Jacques Parizeau, mais nous étions majoritairement des immigrés sur le comité de rédaction en 1995, et tous indépendantistes.

Je me souviens d'un article de 1997 intitulé « J'ai vent du FLQ », d'Alain Deneault, à peine né en 1970, exalté : « N'attendez pas d'organisation miracle, faites vous-mêmes votre révolution dans vos quartiers, dans vos milieux de travail », disait un manifeste du FLQ, vaguement, dégageant un effet de vague, se dégageant de cet effet de vague. J'ai vent du FLQ. J'ai vent du FLQ, d'autant plus qu'on n'en parle guère... J'ai vent du FLQ comme quelque chose qui me pousse. Quel vent m'amène? »

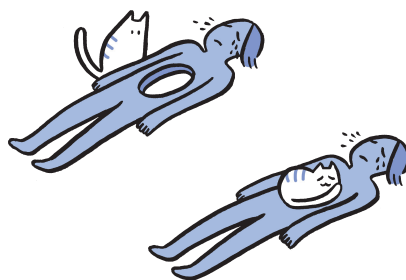
Je me souviens qu'en 1998, dans un texte d'Alain-Napoléon Moffat, du dernier numéro, intitulé « French Kiss » et portant sur les anglophones, on lisait cette jolie phrase qui bouclait la boucle : « Le Québec est un pays de réalités particulières s'affrontant, et non de frontières étanches où l'on se regarde vivre dans la douceur d'un foyer nommé souche. »

**

La mémoire flanche sans arrêt. Avant d'y réfléchir vraiment et de mobiliser les souvenirs de toutes ces années de *Temps fou*, je croyais que nous avions discuté, écrit sur tout autre chose : féminisme, autogestion, sexualité, écologie, utopie... Eh bien, non ! Et encore, j'ai oublié, j'en suis sûre, pas mal de discussions sur la constitution, les préambules, les chartes. La mémoire flanche ou ruse, à votre guise.

Si le PQ a lassé ou déçu, mis l'indépendance au rancart, provoqué quelques dérives identitaires inquiétantes et s'est épuisé sans épuiser la question, on attend toujours qu'il éclate et il mourra sans doute avant. Preuve que les attermoissements, les finasseries stratégiques et les chimères du pouvoir peuvent combler bien des fissures, régler bien des chicanes. Preuve aussi que la nébuleuse d'idées et d'espairs qui l'ont fondé ne s'est pas éteinte. Si j'ai bien compris, la CAQ ne déplaît pas aux nationalistes de droite et Québec solidaire a mis l'indépendance à son programme. La question nationale est donc comme toujours dans tous les camps.

Ailleurs, elle resurgit aujourd'hui, pour ne parler que de l'Europe, en Catalogne, en Irlande ou au Pays basque, par bouffées ou, pour le pire, dans la débâcle de l'Europe politique qui jamais n'existât, semble-t-il, que dans les rêves de Robert Schumann ou d'Alcide de Gasperi. Les années 2000, au lieu de se contenter d'être « gaies et technologiques », selon la vieille formule du magazine français *Actuel*, nous ressortent d'un sac, que les distraits pensaient enterré, d'incroyables chats furieux : religion... nationalisme. Preuve qu'avant de passer à autre chose, et je ne suis pas convaincue que faire se puisse, on patauge longtemps dans du même.



Cette construction idéologique complexe qu'est la nation, avec la dose d'État qui va avec, n'est pas de celles dont on dispose en criant ciseau, quoi qu'aient pu en penser mes amis les internationalistes autrefois, mes amis ouvriers de frontières aujourd'hui, ceux qui comme moi ont entretenu consciencieusement le scepticisme à l'égard de la patrie, la manie de l'hybride, le culte du métissage, la critique farouche de l'État. Cette construction, en tant que telle, est *quelque chose comme* un chantier pharaonique : elle se défait, elle se débat, elle se dégonfle, elle se déchaîne, mais en tout cas elle ne se résout pas à la dissolution dans le multiculturalisme, façon Trudeau père et fils, ou façon Charles Taylor; ni à la transcendance dans l'internationalisme, façon Rosa Luxembourg; ni à la momification

dans le conservatisme identitaire, façon Mathieu Bock-Côté.

Une dernière petite histoire, à propos de Mathieu Bock-Côté, justement, qui se trouvait récemment en France sur un plateau de télévision avec Éric Zemmour, journaliste, écrivain nationaliste et conservateur bien connu. Se livrant à sa critique connue du multiculturalisme, il emporte soudain l'enthousiasme de Zemmour qui s'écrie « Voilà ! Le Québec a quelque chose à nous dire, le Québec et le Canada sont notre avenir et notre présent : voilà ! Ils nous montrent comment on détruit un peuple avec l'immigration, comment on détruit une nation avec le multiculturalisme. Nous sommes aujourd'hui le Québec et le Canada. »

Et dire que jadis nous fûmes tous des Juifs allemands !

Le pessimisme m'ennuie, mais il me semble qu'entre le politiquement correct qui empêche de penser et le néonationalisme qui souffle sur la vieille peur de l'étranger, ça commence à sentir la poudre.

On reprend ces jours-ci en France un texte de Michel Serres datant de 2009 et paru dans *Libération*. Le voici, faites passer.

Je ne suis pas français ou gascon, mais j'appartiens aux groupes de ceux qui portent dans leur poche une carte rédigée dans la même langue que la mienne et de ceux qui, parfois, rêvent en occitan. Réduire quelqu'un à une seule de ses appartenances peut le condamner à la persécution. Or cette erreur, or cette injure nous les commettons quand nous disons : identité religieuse, culturelle, nationale... Non, il s'agit d'appartenances. Qui suis-je, alors ? Je suis je, voilà tout ; je suis aussi la somme de mes appartenances que je ne connaîtrai qu'à ma mort, car tout progrès consiste à entrer dans un nouveau groupe : ceux qui parlent turc, si j'apprends cette langue, ceux qui savent réparer une mobylette ou cuire les œufs durs, etc. Identité nationale : erreur et délit. ●